

Entretien sur le voyage

Gérald Godin and Daniel Guénette

Number 35, Winter 1988

Le voyage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15199ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Godin, G. & Guénette, D. (1988). Entretien sur le voyage. *Moebius*, (35), 5–20.

GÉRALD GODIN / DANIEL GUÉNETTE

Entretien sur le voyage

Daniel Guénette: On vous demanderait de nous parler du voyage, et ce, dans tous les sens du mot. Je pense qu'on va parler d'écriture et de votre vie puisque c'est vous ici qui avez voyagé. J'aimerais commencer en vous demandant comment vous définiriez l'activité du voyage.

Gérald Godin: Pour moi, il y a un phénomène absolument curieux qui se produit quand je voyage; je ne peux pas écrire tellement chez moi. Dès que je pars de Montréal, ou de chez moi, ou de mon environnement quotidien, il me vient un tas d'idées, de personnages. Pour moi c'est un mystère profond que le fait de l'écriture, que le fait du voyage ou de l'exil, exil, remarquez bien, parfois pas tellement loin, ça peut être Montmagny où je suis allé il y a une semaine et où ça a marché, j'ai réussi à écrire.

J'ai écrit aussi durant l'année passée au Brésil. Là je cherchais la partie africaine du Brésil ainsi que la partie portugaise, où il y avait donc l'Europe qui se confrontait avec l'Afrique. La ville de Salvador de Bahia est une merveille à cet égard parce qu'il y a la coexistence des églises portugaises, comme à Lisbonne, avec à leur pied le carnaval de Bahia qui est plus fou que celui de Rio, plus africain et plus délirant.

Moi, ce qui m'a frappé et ce qui m'a beaucoup stimulé pour écrire, c'est la coexistence, pacifique évidemment mais non moins réelle, de l'Afrique avec le Portugal classique, traditionnel, avec les églises, les couvents, etc. Et je n'ai pas encore compris le phénomène qui fait... que ce soit James Joyce pour écrire *Ulysse* qui s'exile à Trieste je crois, ou d'autres écrivains que je connais qui ne peuvent écrire que s'ils sont loin de chez eux. Et peut-être ainsi de Hubert Aquin qui a dû passer par la prison pour écrire, au fond, et qui s'est enfui en Suisse, à Lausanne je crois, pour pouvoir réussir à saisir ses personnages. Pour moi, c'est un mystère. Je n'ai pas de réponse à la question. Je pose seulement le mystère tel que je le vis: que l'éloignement stimule des neurones qui font écrire et qui font imaginer des situations,





comme s'il nous fallait recréer notre monde étant loin, et que notre monde peut être un roman, un poème, une murale, une oeuvre littéraire ou artistique. Donc, on se refait un abri.

D.G.: Il faut sortir de chez soi pour écrire; mais si on écrit chez soi, est-ce qu'on n'est pas dans une espèce d'ailleurs, par le phénomène même de l'écriture qui nous ferait plus ou moins quitter jusqu'à un certain point notre quotidien. Est-ce que l'écriture n'est pas elle-même un voyage?

G.G.: On peut écrire chez soi, bien sûr. Combien de poèmes j'ai écrit dans ma voiture, entre Montréal et Québec, au risque de prendre le fossé d'ailleurs.

D.G.: Vous les écriviez oralement, mentalement?

G.G.: En conduisant, d'une seule main. Ce qui me frappe là-dedans, et je fais une hypothèse, peut-être est-ce qu'il faut que les gens recréent un environnement dans lequel ils ne se sentent pas trop malheureux, parce qu'au fond, l'abri ou la maison ou le quartier ou le pays, ça répond peut-être à une très vieille notation de Lorenz qui a écrit le fameux livre où il développe le complexe de l'«arena», c'est-à-dire le territoire. Lorenz développe cette idée que les animaux marquent leur territoire avec de l'urine, ou frottent leur musc sur les arbres pour avoir un territoire à eux dans lequel ils se reconnaissent.

Est-ce que l'écrivain, loin de chez lui, ne recrée pas un environnement dans lequel il se sent chez lui, à ce moment-là c'est un roman, un territoire ou un lieu littéraire si vous voulez, mais un autre lieu qu'il recrée parce qu'il n'a plus le sien. Donc l'exil est propice à l'écriture parce qu'il force le voyageur à recréer son monde ou un autre monde dans lequel il se sent chez lui. Aussi, en voyage, beaucoup de Québécois se mettent à chanter du Félix Leclerc ou des chansons québécoises. J'ai vu ça à Paris en 1963, à l'époque où j'étais étudiant au Théâtre des Nations, les Québécois se regroupaient et chantaient de vieilles chansons québécoises, du Leclerc ou du Vigneault, et là il se dégageait une chaleur intense de ce groupe qui avait recréé un environnement propice. Peut-être que l'exil dont je parle est générateur de tels phénomènes, de tels comportements, ce qui expliquerait que beaucoup d'oeuvres s'écrivent en exil. Une oeuvre est un nouveau quartier dans lequel on veut vivre.

Par ailleurs, j'ai écrit aussi suite à un autre très long voyage, un voyage dans la maladie celui-là. La maladie est un voyage que beaucoup de gens font: l'accident ou l'opération majeure, et c'est un voyage en général vers le mysticisme et vers soi-même. Parce qu'on découvre un tas de réalités de soi



dont on ne soupçonnait pas l'existence. Donc, en ce sens-là, la maladie, je la souhaite à tout le monde, jusqu'à un certain point, ou l'accident, ou l'opération ou enfin un arrêt brusque d'activité qui met en contact avec le drame. Est-ce qu'on va être là dans dix ans, dans cinq ans, dans vingt ans. Seule la maladie peut faire ça je dirais, une rupture dramatique avec le passé. Ca aussi c'est un voyage qui est créateur. J'ai mis les deux ensemble. Je sortais à peine d'une opération au cerveau et je me suis exilé en France au début, en Italie ensuite et au Brésil l'année d'après. Parce qu'il fallait que je vois la vie ailleurs. Comme disait Arthur, «la vraie vie est ailleurs», et je pense que c'est vrai. Je me demande si on ne découvre pas sa vraie vie intérieure en étant ailleurs plutôt qu'en étant ici.

D.G.: Vous croyez qu'on découvre notre vraie vie intérieure plutôt ailleurs. Comme s'il y avait une impossibilité d'être soi chez soi.

G.G.: Ce qu'on appelle chez soi! Par une espèce de curieux jeu de mots dont Lacan apprécierait la rime, je ne pense pas que chez soi on est vraiment soi. Parce qu'on est trop protégé, comme l'enfant dans le ventre de sa mère n'est pas encore lui. Je pense qu'on a tendance à recréer le ventre de la mère dans notre quartier, dans notre vie quotidienne, avec notre bureau, nos livres, nos posters, nos photos qu'on aime, etc., et on tapisse le ventre de notre mère, qui est notre chambre, de signes qui s'usent très vite et qu'on ne renouvelle pas souvent. Et ça use à mon avis nos antennes pour voir ce qu'est la vraie vie.

D.G.: Est-ce que l'écriture permet, d'après vous, de savoir ce qu'est la vraie vie? Vous allez en voyage et vous dites: «ça me fait écrire, ça me fait me découvrir moi-même». Est-ce à cause du voyage ou parce que le voyage fait écrire? Est-ce qu'un voyage sans écriture donnerait les mêmes résultats?

G.G.: Non, pas du tout. Le voyage, à mon avis, permet deux choses. D'abord de se confronter à de nouveaux récifs, à de nouvelles rugosités des êtres et des couleurs, des moeurs et des langues aussi, à se sentir donc un peu comme disent les Américains dans les westerns, un «tumble weed», c'est-à-dire les foin qui roulent dans les westerns. Je pense que le fait de se sentir déraciné temporairement a de très bons effets. On disait à l'époque que les voyages forment la jeunesse.

D.G.: Est-ce que vous vous êtes déjà senti déformé en voyage, c'est-à-dire attaqué par la différence, menacé? Vous êtes-vous déjà senti contesté par l'autre? Comme si le voyage pouvait



aussi être une agression.

G.G.: Il m'est arrivé deux fois effectivement d'être l'objet de pègreux, une fois au Brésil et une fois en Egypte. Des jeunes qui, me sachant touriste, donc par définition plus riche qu'eux, m'ont amené à une remise en question fondamentale de mon monde, qui est un monde de respect de certaines valeurs. Ça n'a pas été négatif en fin de compte.

Au Brésil, je me suis fait embarquer par deux changeurs au marché noir qui me proposaient des «deals» absolument invraisemblables évidemment. Pour un dollar américain, ils me proposaient un nombre de cruzeiros délirant et donc, dans ma cupidité capitaliste de Blanc, j'ai voulu tenter de faire un coup d'argent avec eux. Evidemment, c'est eux qui l'ont fait avec moi. Au fond, j'ai été confronté à un monde de valeurs absolument invraisemblable. Je me souviens encore qu'ils m'avaient amené dans un petit café d'un quartier de Bahia et je me souviens encore des sourires incroyables des témoins de l'opération qui l'avaient probablement déjà vue avant. Un sourire que je n'oublierai jamais, le mépris au fond, d'ailleurs très bien fondé, le mépris pour celui qui, croyant prendre, est pris.

En ce sens-là, c'est un phénomène qu'on vit peu à Montréal, se faire rouler en pleine rue par des gens qui ont l'air sympathique, et donc c'est un autre monde, une autre planète. Ça été, je ne dirai pas positif parce que j'ai quand même laissé quelques utiles dollars dans la manoeuvre, mais je me souviens encore des gestes pour ridiculiser à juste titre le touriste. J'ai compris aussi jusqu'à quel point ils méprisaient le touriste, parce qu'au fond, qu'est-ce qu'on est, nous, là-dedans? On est vraiment un microbe qui n'a pas affaire là en fin de compte, parce qu'on s'en vient voler leur culture jusqu'à un certain point et on espère encore plus, mieux que ça, ramasser encore plus de cruzeiros que normalement, donc les rouler aussi, rouler l'économie du pays. Dans ce sens-là, j'ai eu une bonne leçon dont je me souviendrai toujours, mais je me souviens surtout de leur humour face à ça qui n'est pas un phénomène qu'on connaît ici au Québec; même en Amérique du Nord, les gens ne sont pas tellement comme ça. Je pense que c'était une bonne leçon de morale ou d'éthique: qu'en voulant rouler on est roulé.

Et en Egypte, c'était au sujet d'une montre, trois jeunes gens qui voulaient me faire la peau comme on dit.

Mais ce sont les seules expériences que j'ai vécues, je dirai, d'«étrangement»; me retrouver tout à coup face à une réalité, la violence, que je ne connaissais pas au Québec. Jamais face à la langue ou à la culture, sinon peut-être en Russie face au nom des rues en caractères cyrilliques; il y a une espèce de dépaysement total mais qu'on peut compenser grâce aux cours de grec

qu'on a suivis au collège classique. Le vrai dépaysement, je l'ai senti plutôt face à la violence des pègreux du Caire et de Bahia. Ce sont les deux seules fois.

D.G.: Vous avez été amené à parler ou à évoquer la réalité du tourisme. Quelle différence faites-vous entre le voyageur, entre parenthèses, le voyageur que vous êtes quand vous allez justement dans ces pays-là, et le touriste? Est-ce que vous sentez que vous êtes un touriste, est-ce qu'on vous perçoit comme tel, ou est-ce que vous cherchez vous-mêmes à vous défaire de tout ce qui vous signifierait comme touriste aux yeux des gens du pays? Est-ce que vous avez un malaise face au tourisme?

G.G.: Je pense qu'on ne réussit jamais à laisser totalement chez soi, d'abord le vêtement, puis l'accent québécois. Quand j'étais à Aix, il y a deux hivers, qui est pourtant une ville française, je me suis senti extrêmement isolé et, en fait, plus seul à Aix que dans n'importe quel pays du monde. Pourtant, c'est une ville française où soi-disant nos racines se rejoignent (le Québec et la France), mais je me suis rendu compte qu'on n'échappe pas à sa nature de touriste, à moins que ce soit du tourisme à une piastre par jour, comme mon fils peut le faire ou comme les jeunes le font; partir avec un pack-sack et se glisser dans la foule des démunis et des sans-abris aux Indes ou ailleurs. Comme je ne voyage plus comme ça depuis fort longtemps, je n'ai pas réussi à laisser où que ce soit, dans quelque vestiaire que ce soit, ma peau de touriste, mes vêtements de touriste ou mon accent de touriste. Au fond, qu'est-ce qui révèle le plus quelqu'un, c'est l'accent. Quand un Québécois dans un bar ou un bistrot à Aix demande un café ou une bière, immédiatement il est mis à l'écart. Il y en a qui, en prenant un coup, réussissent à surmonter ça en chantant des chansons puis en tournant en dérision leur accent et leur statut d'intrus si vous voulez. Moi, je n'ai jamais réussi à faire ça, je ne suis pas assez extroverti pour réussir ça. Je me replie sur moi-même et c'est peut-être là que je deviens écrivain, dans ce repliement maladif et donc dans ce voyage que je fais qui est intérieur à ce moment et qui est également maladif, pas très sain en fin de compte.

D.G.: Pourquoi est-ce qu'il est maladif?

G.G.: Parce que la vraie manière d'être, c'est peut-être celle d'Hemingway à Venise qui était copain avec tout le monde au bar Chez Ari (et non Harry à l'américaine) et Hemingway étant un extroverti complet avait réussi à Venise à «faire son show» comme on dit ici et à devenir la vedette du bar, et le bar se remplissait pour voir Ernest, monsieur Ernest.



D.G.: C'est un natif des Gémeaux, Hemingway, si je ne me trompe, une nature extrovertie.

G.G.: Je ne savais pas ça. Il y a des natures qui s'extrovertissent et qui réussissent partout dans le monde. Je me souviens d'avoir vu Aux gâteries le comédien Donald Sutherland, ce petit café où se tenaient souvent Jutra, Miron et Denise Boucher. Sutherland, qui comme Hemingway voulant faire son show avait sorti de sa poche des billes de magicien pour faire un spectacle, pour s'intégrer à notre petit milieu du Carré Saint-Louis, et d'ailleurs il n'a pas réussi parce qu'on le regardait comme une espèce de comique un peu cabotin. Mais les Américains ont tendance à faire ça et j'ai vu des Russes à Cuba comme touristes être aussi timides que les Québécois dans le monde.

D.G.: Mais ce qui serait malsain alors dans l'écriture, ce serait la coupure, le fait de s'isoler. Mais c'est un peu paradoxal: vous cherchez à écrire puisque vous êtes écrivain; alors vous voyagez, ça favorise votre isolement, donc vous pouvez écrire encore plus. Bref, l'écriture ce serait une maladie qu'on n'a pas sans une certaine complicité, qu'on recherche, qui nous est nécessaire.

G.G.: Oui. En fait on se découvre en voyage. Moi, j'ai redécouvert ce que je savais déjà, que je n'étais pas un être extroverti ni un être spectaculaire ni un être qui prend sa place dans la société, pas du tout. Je le savais déjà avant de partir d'ici mais en voyage c'est encore plus clair. J'ai vu des Québécois à Aix à un bar de bistrot, un zinc comme on dit là-bas, être tout à fait chez eux, comme des poissons dans l'eau, une belle expression, alors que moi j'étais comme un poisson sur la plage, avec mes branchies qui s'agitaient désespérément. Je n'ai jamais réussi d'ailleurs, à Montréal non plus, à faire partie de la gang si vous voulez, et là-bas je me prostrais, je me repliais sur mon intérieur, qui était le roman que je faisais, et c'était en même temps une défaite.

D.G.: Mais quel est le titre de ce roman?

G.G.: *Le faux Modigliani*.

D.G.: C'est quelque chose à venir?

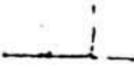
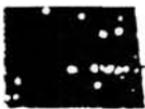
G.G.: Oui. Il n'est pas terminé, il est encore en gésine comme on dit à l'hôpital Saint-Luc. Mais donc je me repliais sur moi-même, sur mon roman. J'arrivais dans ma chambrette et j'écrivais, j'écrivais, j'écrivais pendant des heures sans arrêter pour



recréer un univers, comme je vous le disais au début, dans lequel je me sente chez moi avec mes personnages, avec mon monde et surtout par un retour aux mots québécois parce qu'au fond, les mots d'ici, quand on se les prononce à soi-même à mille kilomètres de Montréal, prennent une valeur affective absolument invraisemblable. C'est pour ça d'ailleurs qu'on chantait Félix Leclerc à l'époque à Paris, c'était à cause des mots, ces mots-là étant pour nous comme des photos de nos parents, des photos du pays, et j'ai découvert en voyage l'importance des mots d'ici. Donc ces êtres, ces objets étranges, pleins de vitalité et de vie, les mots du peuple québécois deviennent, quand on est loin, des miroirs de ce qu'on est et des objets très vivants auxquels on s'attache encore plus parce qu'on est en manque de notre pays. L'exil donne aussi cet avantage de permettre de mieux mesurer la valeur des mots que l'on porte en soi et dont on se souvient quand on est loin.

D.G.: Tantôt on disait: «On ne peut pas être en soi quand on est chez soi». Ca revient à dire: Je m'en vais très loin, à un océan de chez moi et j'éprouve la nécessité de recréer cet univers qui, quand j'y suis, fait que je ne suis pas moi; mais en dehors de lui j'ai besoin de le recréer pour redevenir moi.

G.G.: Je vais vous raconter une histoire indienne qui me vient d'Arthur Lamothe. Les indiens Montagnais ont un jeu qui consiste à inventer de nouveaux mots pour de nouveaux sentiments. Un des jeux qui m'a été raconté est le suivant: «Quel mot prendriez-vous pour décrire telle situation?». Je quitte le village, le wigwam comme dirait Trudeau, le camp des Montagnais, mes copains, mes frères, soeurs, ma famille et tout, et je monte sur le plateau pour m'en aller vers le Grand Nord. Et là, du plateau, je me sens très bien d'être seul et dans la nature, dans le cosmique qu'est chaque voyage dans le Nord ou dans le bois; je regarde mon village en bas de la côte avec le feu allumé et les gens qui s'agitent. Quel mot peut-on inventer pour décrire ce sentiment double et complexe du plaisir de partir et de l'ennui de ne pas être là? Je n'ai pas trouvé le mot et lui non plus, mais je trouve que ce que vous venez de dire touche précisément cette démarche tout à fait double et d'autant plus riche de signification qu'elle est double, de s'ennuyer et en même temps d'être content de partir. Donc l'attachement aux mots d'ici relèverait de l'expérience de voir le feu de camp au village et l'excitation qui prend le voyageur qui s'en va vers une sorte d'inconnu dans lequel il espère se découvrir lui-même ou des choses qui vont l'enrichir, ou pécuniairement, c'est le cas de Christophe Colomb, ou moralement, c'est le cas des voyageurs qui ont créé des oeuvres à partir de leur voyage. Je pense à ceux



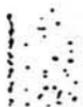
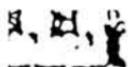
qui ont vu la pyramide de Chéops pour la première fois, ils ont découvert un monde tout à fait nouveau qui les a nourris toute leur vie. Je pense aussi à Champollion le découvreur du sens des hiéroglyphes égyptiens; il est un de ceux qui est allé se nourrir à l'extérieur de cultures nouvelles et qui les a ramenées chez lui pour les faire comprendre à ses contemporains. Et là il y avait coexistence de deux réalités très fortes: l'ennui d'une part et d'autre part la découverte d'un monde nouveau.

D.G.: Pensez-vous que de nos jours justement, alors qu'on a quand même fait le tour de la terre et davantage encore, on puisse voyager dans le sens où vous venez de le dire, c'est-à-dire faire des découvertes, quand on a peut-être juste à rester chez soi, s'installer devant le téléviseur où des documentaires nous présentent tous les coins de la planète; on a les livres, les magazines comme *Atlas*, *Géo*, *National Geographic*. Ne pensez-vous donc pas qu'on est toujours devancé dans le voyage? On s'en va en France, par exemple, la France on la connaît par les films qu'on a vus, on la connaît par nos lectures; est-il possible à ce moment-là d'être autre chose qu'un voyageur sans voyage, sans découverte, c'est-à-dire quelqu'un qui est partout plus ou moins en pays de connaissance s'il est allé faire son tour à la librairie Ulysse avant son départ.

G.G.: Je pense qu'il y a encore moyen; il faut être un peu canaille pour découvrir autre chose. Les quartiers dits mal famés, comme Pigalle à Paris ou à Bahia le quartier des prostitué(e)s et des bordels, sont des quartiers où on peut découvrir des mondes nouveaux. On peut donc entrer dans Bahia avec l'aide d'une prostituée et dans Paris avec l'aide d'une prostituée de Pigalle. Mais je pense qu'on est dans un monde interdit, dans un monde inconnu, peu décrit, parce que c'est un monde du péché et, comme on est encore très, très, très judéo-chrétien face à cette réalité-là, on ne connaît pas et on ne va pas chercher la réalité qui s'y trouve, mais je pense qu'il y a là des continents inconnus, des «terra incognita».

D.G.: Proust a dit que la vie est un voyage. Alors à ce moment-là dès qu'on est vivant, où qu'on soit, on voyage toujours. On peut voyager à Montréal, même si on habite Montréal depuis trente ans ou plus.

G.G.: Oui. Il y a un très beau livre de Xavier de Maistre qui s'appelle *Voyage autour de ma chambre*. C'est un livre que j'ai beaucoup aimé à une époque où on était beaucoup plus heureux dans sa chambre parce qu'en fait ce que je fais, comme j'achète beaucoup de livres et que j'en lis très peu parmi



ceux-là, j'ai toujours quelque part dans la maison un rayon complet de livres que je n'ai pas encore lus, et quand je suis en vacances, je peux fouiller dans ce rayon et je redécouvre des livres que j'avais oublié de lire dans le temps, et là on peut effectivement voyager chez soi. C'est un voyage en dehors du risque, dans lequel il n'y a pas le beau risque dont parlent beaucoup de gens ces temps-ci. Ce n'est donc pas le vrai voyage.

D.G.: Le vrai voyage c'est donc partir de chez soi et découvrir un pays ou une région qu'on n'a pas connus.

G.G.: On peut dire que le vrai voyage, ça peut être le divorce aussi. Le divorce est un vrai voyage. La séparation d'un couple, la vie après le divorce est un vrai voyage pour les deux personnes. D'ailleurs combien de femmes m'ont raconté qu'elles sont apparues beaucoup plus fortes après le divorce que leur mari ou leur ami ne le prévoyait. Le voyage a ceci de bon aussi qu'il permet de voir les déficiences ou la vraie nature des voyageurs, mais également dans certains cas de nouvelles forces qui apparaissent au voyageur. A tous égards, le voyage est une merveille. C'est peut-être pour ça qu'on avait titré l'émission de Radio-Canada «Pays et merveilles», un beau titre que vous pourriez donner à votre numéro de revue.

D.G.: On avait pensé à «Heureux qui, comme...»

G.G.: Est-ce que vous faites allusion au Ulysse de James Joyce ou à celui d'Homère?

D.G.: A Homère.

G.G.: Je pense que le voyage est le décapant par excellence et le révélateur comme lorsqu'on met la photo dans l'acide et qu'apparaissent les couleurs. Le voyageur est dans l'acide quand il voyage, sans jeu de mots.

D.G.: Justement, ce voyage-là, car vous avez connu comme moi cette époque où il y en avait qui «trippaient», ce voyage-là vous a-t-il tenté? Avez-vous connu comme d'autres écrivains des expériences hallucinogènes à l'aide de drogues?

G.G.: Oui. Un peu sur le modèle de Michaux, j'ai fait l'expérience à Paris de la psilocybine qui est un champignon mexicain. J'ai fait un voyage, effectivement, dont il ne m'est rien resté sinon quelques dessins peu intéressants. Après l'avoir fait je n'ai pas poursuivi parce qu'à mon avis il n'y avait rien là. Il y avait d'autres moyens de parvenir au voyage que ces supports techniques ou chimiques.





D.G.: Est-ce que cette époque-là, l'époque où justement beaucoup de personnes, jeunes et vieux, «trippaient» de cette manière vous achallait ou vous apparaîtrait rétrospectivement comme un leurre, un mauvais bateau, un mauvais voyage qu'on aurait fait et qui nous aurait fait perdre contact avec des réalités concrètes qu'on peut administrer le plus sérieusement du monde, pour ne pas dire politiquement par exemple.

G.G.: Au fond, la question politique se pose là-dessus, parce que ça venait après *Parti pris* (il y avait eu *Mainmise*). Avaient quitté *Parti pris* Paul Chamberland et Pierre Maheu pour faire des expériences, des «trips» de commune ou d'autres formes de voyage dans une réalité nouvelle. Et à l'époque les vieux «politiques» comme Miron et moi, on déplorait beaucoup cette espèce de déperdition de l'énergie vers de faux voyages alors que, pour nous, il y avait un voyage concret à faire, bâtir la maison.

D.G.: C'est l'individualisme *versus* le collectif.

G.G.: Oui. Ça nous apparaissait comme ça mais remarquez bien que j'ai vu mon fils et ma fille (précisément le fils et la fille de mon épouse) faire ces voyages-là et très tôt retomber sur leurs pattes et revenir de voyage vers des voyages plus conventionnels, sans avoir rien perdu dans l'opération. Je ne pense pas qu'il y ait eu vraiment, comme on le craignait à l'époque, une déperdition de forces vitales dans ces expériences qui n'étaient que des expériences d'une génération après l'overdose de politique que *Parti pris* avait été. Au fond les gens retombent toujours sur leurs pattes et les jeunes et les peuples. Je suis optimiste, et c'est comme ça que je vois la chose. Je pense donc qu'il n'y a pas eu de drame entraîné ou provoqué par cette espèce d'époque de trips ou de voyages dans les E.S.P. (extra sensorial perception) de Timothy Leary. Je ne pense pas que ce dernier ait eu une grosse influence ici. J'avais lu à l'époque les livres de Castaneda, espérant trouver des choses là-dedans, et je n'ai rien trouvé dans Castaneda, j'ai plus trouvé dans Samuel Becket, dans Henri Michaux, dans Breton que dans Castaneda. C'est le même sujet qui est l'importance des supports cliniques à des voyages intérieurs. Au fond c'est une forme de moralisme que de condamner les jeunes qui trippaient et le moralisme n'a pas sa place face au voyage.

D.G.: «Le moralisme n'a pas sa place face au voyage.» C'est une très belle phrase. Pouvez-vous élaborer.

G.G.: Le voyage est un bombardement d'atomes nouveaux sur la personne qui voyage. Et on doit les recevoir ces atomes, cro-



chus ou non, comme des dons du ciel ou des dons du monde extérieur, sans se poser la question: est-ce que c'est bien par rapport à des critères moraux, est-ce bon ou pas bon? Seulement prendre les voyages, les gens que l'on y voit, les expériences qu'on y vit, les prendre comme une pomme dans un arbre, tout simplement. La référence à Adam et Eve peut-être. Le moralisme face au voyage n'a pas sa raison d'être et, par définition, est futile.

D.G.: Donc il faut risquer.

G.G.: Tout à fait, il faut risquer. En laissant chez soi ses critères moraux, ses valeurs morales, il faut s'ouvrir, que chaque pore de la peau soit ouvert (comme un port de mer) et qu'on absorbe tout ce qu'on peut absorber par ces pores. Dans le cas d'un écrivain, ça se dépose dans son limon intérieur, dans son Nil. Parlant du Nil, puisque j'ai beaucoup été influencé par le voyage que j'ai fait en Egypte, je pense qu'il y a des analogies à faire entre le Québec et l'Egypte, le Québec traversé de haut en bas par le Saint-Laurent et l'Egypte par le Nil. Le Québec serait l'Egypte du nord. Il y avait le Haut Nil des eucalyptus que l'on voit dans les dessins égyptiens et le Bas Nil des lotus. Je pense que le rêve des Québécois, comme celui de l'Egypte de l'époque, c'est de réunir les deux Québec, celui du haut et celui du bas, comme les pharaons du temps avaient réuni les deux Egypte, la Haute et la Basse-Egypte. Il faut que nous fassions cela, je tombe malheureusement dans la politique; l'analogie Saint-Laurent-Nil est importante à développer pour ceux qui veulent tripper un peu sur les mots, les rêves.

D.G.: Sur un fleuve on voit des bateaux. Je voudrais qu'on parle d'un autre bateau, d'un autre rêve. Je parlais avant l'entrevue du vaisseau d'or taillé dans l'or massif de Nelligan. Le projet d'une nation québécoise, le projet d'un pays, est-ce aujourd'hui encore quelque chose dans quoi on peut s'embarquer comme sur un bateau? Est-ce un bateau qui va nous mener à bon port? Pensez-vous que ce projet va se réaliser un jour? Pensez-vous que c'est une question de capitaine? On vient d'en mettre un à l'eau ou sur une île déserte, et vous y avez contribué si on peut dire.

G.G.: Comme ça se faisait à l'époque. On descendait les marins qui n'étaient pas corrects sur des îles désertes et on leur disait de se démerder. C'est comme ça que *Robinson Crusoé* a pu être écrit. Alors, maintenant que Johnson est devenu Robinson Crusoé, on se cherche un nouveau capitaine pour le Titanic.



D.G.: C'est plutôt pessimiste comme vision.

G.G.: Ils l'ont retrouvé le Titanic! Est-ce que le bateau a encore une chance de se rendre à bon port comme la Nina et la Santa Maria de Christophe Colomb? Je pense qu'il y a des chances. La question n'est pas de savoir s'il va arriver à bon port. Le bateau de Christophe Colomb est-il arrivé à bon port? D'ailleurs Colomb n'a pas découvert l'Amérique, il a découvert de petites îles du genre d'Haïti, la République dominicaine, dans les petites Caraïbes, il n'a jamais atteint le continent. Et pourtant, c'est lui qui a découvert l'Amérique. Est-ce que le Québec, c'était ma thèse avant ce qui s'est passé à la mort de René Lévesque, est-ce que le Québec n'a pas découvert quand même, après dix ans d'expériences politiques considérables, un autre pays vers lequel les Québécois se dirigeraient? N'est-ce pas aussi important comme découverte que s'ils avaient découvert le continent qu'ils cherchaient, c'est-à-dire le Québec?

D.G.: Alors c'est un nouveau Québec.

G.G.: Je me suis consolé parce qu'on se console toujours d'avoir raté sa vie. Je me suis consolé en me disant: au fond les Québécois ont découvert en eux-mêmes une nouvelle forme d'être qui est ce que vous connaissez sûrement vous-même à votre âge et que vous observez chez vos compatriotes, le besoin hédoniste de se réaliser personnellement. C'est peut-être ça le Québec nouveau. C'est peut-être ça l'île où Colomb a atterri, qui n'était pas le continent mais qui est quand même l'Amérique. Les Québécois ont atterri sur une île qui est le développement individuel de soi-même, avoir ma business, ma liberté personnelle, etc. N'est-ce pas un résultat équivalent? Le rêve de Lévesque n'a-t-il pas été réalisé autrement, mais quand même réalisé? A la réflexion, c'est ce que je pensais jusqu'à il y a quelques mois, tout en appelant de mes vœux un retour, une recrudescence de la pensée qu'il faut vraiment atterrir en Amérique, c'est-à-dire atterrir à un Québec, à un pays, à un état avec tout ce que cela comporte de pouvoirs, la plénitude des pouvoirs.

En y réfléchissant, l'Amérique demeure encore l'objectif qu'on doit viser. Je veux dire par là qu'un peuple doit se doter de tous les moyens dont il a besoin pour occuper sa place dans le monde. Je crois que le «trip» va se faire beaucoup plus vite que je ne le pensais, puisqu'en me demandant, comme bien des Québécois, va-t-il y avoir un réveil de cette conscience nationale?, le réveil s'est fait. Il s'est fait. Il s'est fait après la mort de Lévesque, grâce à l'immersion totale de télévision qu'on a eue et grâce à des phénomènes impalpables, insonda-

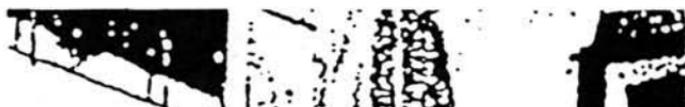




bles, imprévisibles qu'on appelle peut-être la conscience. Les gens rêvent-ils encore à la souveraineté du Québec? C'est le test que je veux faire. Je pense que oui, non pas parce que c'est un rêve, mais parce que c'est une nécessité absolue comme dit Miron.

Miron me dit: «Un Danois se demande-t-il ce que c'est que le Danemark, s'il doit avoir un pays ou non? Ce n'est pas un projet, c'est une nécessité absolue sans laquelle le Danemark disparaît dans la Mer du Nord». Je crois que le Québec, s'il ne donne pas à son peuple tous les moyens de se développer et de se réaliser, va disparaître. Et de plus en plus, à douze ans de l'an 2000, parce que le trip de l'humanité se poursuit tout ce temps-là, nous serons, vous et moi, si Dieu nous prête vie, nous serons du petit groupe de personnes qui auront passé d'un millénaire à un autre (elles ne sont pas nombreuses ces personnes dans l'histoire de l'humanité). Au millénaire de 1000 à 2000, il y a eu la crainte de la fin du monde, l'époque de la «black death», la grande peste qui a dévasté l'Europe et l'Angleterre. C'était pour bien des gens une punition de Dieu et l'annonce de la fin du monde. Aujourd'hui des gens font l'analogie entre les maladies transmises sexuellement (M.T.S.) et la «black death» de cette époque. Certains disent que c'est la fin du monde, les gens ne feront plus l'amour, ne se reproduiront plus, l'humanité va disparaître à cause des maladies sexuelles. Ça coïncide avec une sorte de millénarisme, la fin de l'an 2000 qui est pour dans douze ans, annonce, comme depuis le début de l'humanité chaque fois qu'il y a un millénaire qui se termine, la fin du monde. Les gens n'en reviennent pas de vivre ça. C'est un autre voyage que l'on fait chez soi, celui-là, l'arrivée du Québec dans l'an 2000. Durant ces douze années-là, il m'apparaît clairement que tout peuple aura de plus en plus besoin de tous ses instruments pour se rendre au millénaire en question, «aborder aux rives», comme Lamartine dans son poème «Le lac», du troisième millénaire qui s'en vient bientôt. Cette réalité apparaît de plus en plus aux Québécois.

Le goût du voyage individuel, comme je l'ai fait depuis plusieurs années, s'émousse à un moment donné, et on se dit très vite que ce n'est quand même pas ça la vie, qu'il y a des choses plus importantes que ça. Selon mon expérience personnelle, mon voyage je l'ai fait. J'ai visité bien des pays que je voulais visiter, j'ai écrit les trois-quarts d'un roman, ce trip-là achève mais il me manquait fondamentalement quelque chose qui était de penser aux autres et de revenir aux raisons pour lesquelles je voulais, il y a vingt ans, avoir un pays. Ce n'était pas pour moi, c'était pour ceux que ça aiderait davantage d'avoir un pays, les démunis, les travailleurs, les sans pays, ceux





qui ne peuvent pas aller, comme moi ou d'autres, «tripper» ailleurs. Ils ont plus besoin d'un pays que quiconque. Après deux ans d'opposition, à se pogner le cul comme on dit, je me ramène à l'idée du grand voyage qu'on doit faire tous ensemble sur le grand vaisseau taillé dans l'or massif dont parlait monsieur Emile comme on l'appelle dans le film.

D.G.: Il s'agit du film que vous faites actuellement.

G.G.: Oui, avec Michel Moreau. Maintenant, dans la biographie de Nelligan par Paul Wyczynski qui vient de paraître, il y a un passage très significatif découvert par Wyczynski dans ses recherches où Nelligan dit, à l'époque où il était «craqué» (est-ce qu'il l'était vraiment, je ne sais pas): «La sainte Vierge m'est apparue et m'a dit va te battre pour ton pays.»

C'est peut-être ça au fond le «trip» ultime pour un citoyen, aller se battre pour son pays. Je pense que le mûrissement de l'idée du Québec dans la tête de tous les Québécois depuis le référendum, qui a été très utile pour ça, pour lancer la réflexion, son échec même, le fait que les Québécois aboutissent à ne pas découvrir au bout d'une opération de dix ans, n'aboutissent pas à un pays est peut-être plus fort que s'ils l'avaient découvert. L'idée a mûri entre-temps, le peuple a mûri entre-temps, le contexte est changé, on est maintenant dans le libre-échange, plus américanisé que jamais, face à une situation où les Québécois ne font plus d'enfants ou presque pas et comptent sur d'autres voyageurs, qu'on appelle immigrants, pour développer leur pays. Bien des gens se disent que ça n'a pas de sens que ce ne soit pas nous qui le fassions ce pays-là. On ne peut le faire le pays que si on a tous les moyens en main, comme tous les peuples d'ailleurs.

Il n'y a pas de peuple, à ma connaissance, qui renonce à être un peuple, qui renonce à ses pouvoirs. Un des derniers voyages que je veux me payer dans la fleur de l'âge, c'est précisément de convaincre les Québécois qu'il faut que nos bateaux aboutissent au continent québécois, comme ceux de Christophe Colomb; qu'on ne s'arrête pas sur ces petites îles des Caraïbes, qu'on cherche encore avec l'aide des vents et du gèbie des navigateurs qu'on peut avoir, les nouveaux j'entends, qu'on aboutisse au continent québécois qui est celui où on pourra vraiment bâtir la société qu'on veut.

D.G.: Ce serait arriver au terme d'un grand voyage. C'est ce que vous souhaitez, on le souhaite avec vous.

G.G.: C'est ce sur quoi je veux travailler dans les années qui viennent. Assez curieusement, ça m'a éloigné de mon roman.



Ce réchauffement de l'idée nationale, de l'idée de pays au Québec m'a fait me poser la question: qu'est-ce que le roman par rapport à ça? Et j'ai mis mon roman de côté pendant de longs mois, sinon deux ans parce que je trouvais ça beaucoup moins important face à l'autre projet, à l'autre voyage, à l'autre roman qui est le roman d'un peuple à écrire pour qu'il aboutisse au continent québécois.

D.G.: Votre travail d'écrivain semble venir en second, mais c'est un travail important dans la mesure où il peut permettre la réalisation d'un rêve qui serait beaucoup plus importante que la simple écriture d'un écrivain. Vous définissez-vous plus comme un écrivain que comme un activiste politique ou un politique justement?

G.G.: Je me définis comme quelqu'un qui, comme on dit au baseball, peut jouer toutes les positions, qui peut être un poète, qui peut être un romancier. Je me rends compte en lisant la biographie de Picasso de tout ce que ce gars-là a produit en 92 ans, et c'est invraisemblable. Je me dis qu'il faut envisager sa vie comme la possibilité de faire plusieurs voyages, de ne jamais arrêter d'en faire, de toujours songer aux autres voyages qu'on va faire plus tard, d'autant plus que l'un nourrit l'autre. Je me suis aperçu que j'ai souvent fait des poèmes politiques à l'époque collectiviste et, suite à mon opération au cerveau, j'ai fait des poèmes très très très intimistes où je me posais la question d'un alzheimerien qui cherche ses gants, ou la phrase qu'il se dit en allant chercher un livre dans une pièce et il oublie ce qu'il allait y faire. La question est la suivante: qu'est-ce que je suis venu faire ici? C'est la question que chaque Québécois doit se poser: qu'est-ce que je suis venu faire ici, moi? C'est plus politique. Moins on est politique, plus on l'est.

Une opération au cerveau te fait perdre une partie de ta mémoire et tu te poses la question: qu'est-ce que je suis venu faire ici? Cette phrase est peut-être plus politique que tout autre poème que j'ai écrit. En fin de compte, la poésie m'a ramené (assez curieusement) à la réalité politique. Autrement dit, sur la mappemonde de la vie d'une personne, on peut tirer une ligne, je suis allé de telle place à telle autre, de Montréal à Salvador de Bahia en suivant les alizés que Magellan et d'autres navigateurs portugais de l'époque utilisaient. Il fait également une ligne qui décrit son cheminement en littérature et tôt ou tard les chemins se croisent, et pour moi en poésie la croisée des chemins réside dans la phrase suivante: qu'est-ce que je suis venu faire ici? Si je n'ai pas de réponse à cette question, il faut que je la trouve. Qu'est-ce que je suis venu faire ici comme individu au Québec? Je suis venu trouver le continent québécois que je





n'ai pas encore trouvé. Le distrait, le sans mémoire, l'alzheimérien se pose la question toute sa vie quand il est malade. Qu'est-ce que je suis venu faire ici? Pourquoi suis-je dans la cuisine tout d'un coup? Je suis venu éteindre un rond, chercher une tasse de café, éteindre la lumière? Il ne s'en souvient pas. Du fait qu'il l'a oublié, il est comme n'importe quel citoyen qui se cherche un pays; il faut qu'il trouve ce qu'il est venu faire là. Sa réflexion sur sa distraction ou sur sa mémoire le ramène à la politique.

C'est ma conclusion, après mes multiples voyages de tous ordres. Qu'est-ce que je suis venu faire ici? Et si je n'ai pas de réponse à ça, ma vie est ratée, elle est un échec. Pour qu'elle ne soit pas un échec il faut que je trouve une solution au problème. Il faut que je trouve le continent québécois dans ma vie d'être humain, dans sa plénitude. La poésie m'a ramené à mon grand vaisseau d'or massif. C'est ça qui est fantastique dans le voyage, c'est que les lignes se recourent, et c'est quand elles se recourent qu'on se rend compte du sens profond de sa vie, du sens profond de ce qu'on écrit et du sens profond des raisons pour lesquelles on est là, dans tel coin de l'univers, à telle époque, et des raisons pour lesquelles on y est.